

Dominique  
Collin

L'Évangile  
inouï



DOMINIQUE  
COLLIN

*forum*  
salvator

# Dominique Collin

## L'Évangile inouï

**E**t si nous entendions l'Évangile d'une autre oreille? C'est l'invitation de Dominique Collin dans ce nouvel essai très tonique. Partant de l'idée répandue que l'Évangile a passé avec feu la chrétienté, il argue qu'il est possible d'en entendre l'inouï : « ce que l'oreille n'a pas entendu » (1 Co 2, 9).

Quel inouï annonce la « Bonne Nouvelle »? Une possibilité d'être Soi au lieu d'être asservi à son « moi » infantile et régressif.

Il y a urgence, dit l'auteur. Dépossédée de son futur, notre époque est tentée par l'attraction du rien. Nous ne nous en sortirons pas sans changer notre manière de penser. Car l'Évangile est cette parole qui n'a pas pour fonction de résoudre des problèmes, mais de donner l'envie de penser différemment.

Face au chaos qui vient, reste à entendre l'inouï du « bon sens » ouvert par l'Évangile. Bon sens de penser à l'Autre. Bon sens de vivre une conversion à la joie. Bon sens de tendre l'oreille à l'Évangile inouï.

**Dominique Collin**, né en 1975, est philosophe et théologien. Dominicain, il donne de nombreuses conférences sur la signification actuelle du christianisme. Il a notamment écrit *Mettre sa vie en paraboles* aux Éditions Fidélité en 2010, préfacé par Maurice Bellet. Il a publié en 2018, chez Salvator, un essai très remarqué : *Le christianisme n'existe pas encore*.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# Une nouvelle plus jeune que nos nouveautés : l'Évangile !

La nouvelle nouveauté de l'Évangile, c'est d'être originale, dans le double sens où sa nouveauté est rapport à l'origine et où ce rapport « fait toutes choses nouvelles » (Ap 21, 5). L'Évangile parle de Genèse à Apocalypse ; il déroule l'alpha en oméga et fait de l'oméga un nouvel alpha<sup>3</sup> : « Au commencement (Gn 1, 1) », « [ad]viens » (Ap 22, 20).

Comment entendre l'inouï de l'Évangile ? L'apôtre Paul indique le seul moyen : « C'est seulement en se tournant [épistrophè] vers le Seigneur que le voile est enlevé » (2 Co 3, 16). C'est par un retournement sans précédent qui nous ferait passer du « déjà-entendu » de l'Évangile à son « non-encore-entendu » que l'Évangile devient notre contemporain, mieux : qu'il nous devance. Pourtant, on ne peut s'empêcher de ressasser cette question : qu'est-ce qui a pu rendre l'inouï de l'Évangile inaudible à ce point ? Par définition, l'inouï est empêché par le trop-plein de sens : la doctrine et la morale. Y a-t-il des textes plus accablés par les commentaires, les gloses, les interprétations que les Évangiles ?

L'Évangile a réussi à s'imposer dans la culture occidentale, mais ce destin se retourne contre lui et, peinant à faire entendre son caractère inouï, il tombe dans l'insignifiance. Le malheur d'un Évangile entendu (dans le sens : c'est entendu, j'ai compris) ? Il ne reste plus de lui que des mots, des « paroles d'évangile », comme on dit. Des mots comme des coquilles vides. Mais notre époque qui souffre de l'absence désespérée de sens sera-t-elle plus ouverte au sens toujours relancé qu'ouvre par définition l'inouï ?

De soi, l'inouï est toujours une « heureuse annonce » (*eu*

*angélion*) puisqu'il n'y a de « non ouï » véritable qu'à faire entendre « ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme » (1 Co 2, 9). Autrement dit, l'inouï est le secret du Désir. L'inouï s'exprime en de multiples langages, à commencer par la poésie ou la musique, mais il est un langage dont le propre est de ne rien dire d'autre que l'inouï le plus inouï, à savoir qu'il est possible de vivre vraiment ! Ce langage, c'est celui de l'Évangile.

Vous me direz : votre inouï me paraît presque banal, voire décevant. L'Évangile n'a-t-il pas de révélation plus extraordinaire à nous faire ? Pensez plutôt : qu'est-ce qui nous importe davantage que notre désir de vivre vraiment ? Mais que signifie vivre vraiment à l'heure de la tentation nihiliste ? « Il ne suffit pas d'être en vie pour être vivant<sup>4</sup> ! » Ou encore : « Très concrètement : comment exister, dès lors qu'on ne se satisfait pas de seulement vivre – bien que peut-être il nous faille désormais rabattre nos prétentions sur la simple survie<sup>5</sup> ! » Qu'est-ce qui distingue celui qui vit de celui qui « vivote » ou de celui qui « dévit » (selon le néologisme si expressif de « dévivre » qui signifie « non pas mourir mais cesser de vivre ») ? Si le vital est déjà inouï (« pourquoi y a-t-il de la vie ? »), que dire de la possibilité d'une Vie vivante (que les textes bibliques qualifient d'« éternelle »), d'une Vie qui ne serait pas vaincue par l'attraction du rien, d'une Vie qui déplacerait les frontières du possible et de l'impossible ? C'est bien cette chose inouïe à entendre que dit l'Évangile : il existe une Vie qui n'est pas bordée par le néant. L'Évangile est l'annonce qu'il est possible de vivre vraiment, donc une annonce bonne à entendre s'il est vrai que tout être humain est confronté, au moins un jour, à la seule vraie question : à quoi rime ma vie ? Qui lui dira quelle vie vaut la peine d'être vécue ?

Le prologue de la première épître de Jean a agi sur moi comme un déclic, comme une parole vraiment inouïe, dont l'écoute continue, chez moi, littéralement, à faire sensation.

Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché de la parole de la Vie – car la vie s'est manifestée, et nous avons vu et nous rendons témoignage et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était tournée vers le Père et s'est manifestée à nous, ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, à vous aussi, afin que vous aussi vous soyez en communion avec nous. Et notre communion est communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. Et nous vous écrivons cela, pour que notre joie soit complète (1 Jn 1-4).

Révélation inouïe : une Vie plus vivante que ce que nous appelons vie s'est manifestée !

Malheureusement, un certain nombre de traductions voilent l'inouï des paroles de Jean : ainsi, en traduisant *logos tès Zôès* par « le Verbe de vie », elles nous orientent immédiatement vers la figure du Christ. Ce n'est pas faux, bien sûr, mais on perd le sens des mots pris au propre : Jean dit rendre témoignage à la « parole de la Vie » (d'ailleurs, dans le texte grec, le relatif est du genre neutre, ce qui renvoie plutôt à la parole qu'au Christ lui-même). Cette Vie vivante (*Zôè* en grec) dont nous venons de dire qu'elle serait l'inouï par excellence, il faut qu'elle puisse se faire entendre. Parler comme le fait Jean de la « parole de la Vie », c'est dire que la Vie est, de soi, tournée vers l'autre, vers l'échange, le partage. En effet, les mots « parole de la Vie » peuvent s'entendre selon un double génitif : objectif et subjectif. Selon le premier, la parole parle de la Vie, en dit quelque chose (discours *sur* la Vie) ; selon le second, le génitif subjectif, c'est la Vie qui parle, la parole que tient la Vie (le discours *de* la Vie). Comment saurions-nous comment vivre de Vie vivante si la Vie elle-même ne nous le communiquait pas ? S'il n'était pas

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

délivré de lui-même, si l'angoisse qui borde sa vie le ramène invinciblement à son « moi » et aux mirages de la possession dont il ne veut pas s'affranchir ? La réponse du Christ est vertigineuse : « Aux hommes, c'est impossible, mais pas à Dieu, car tout est possible à Dieu<sup>7</sup> » (Mc 10, 27). Oui, il est impossible à l'homme d'échapper à l'angoisse. Nous reste-t-il alors à vivre une vie sans autre horizon que la prison de notre « moi » ? Une vie de « dévivre » dont on trompe l'ennui à la recherche de jouissances sans âme ? Ou bien opterons-nous pour une forme de cynisme désabusé faisant de nous, comme l'écrit la seconde lettre de Paul à Timothée en des termes qui ne manqueront pas de paraître actuels, bien qu'un peu « excessifs », des « hommes égoïstes, âpres au gain, fanfarons, orgueilleux, blasphémateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, sacrilèges, sans cœur, implacables, médisants, sans discipline, cruels, ennemis du bien, traîtres, emportés, aveuglés par l'orgueil, amis des plaisirs plutôt qu'amis de Dieu » (2 Tm 3, 1-4) ?

## **Être Soi**

Puisque c'est de la Vie qu'il nous faut entendre comment vivre, commençons par reconnaître que nous ne pouvons pas, de nous-mêmes, en nous appuyant sur nos seules lumières ou sur la puissance de notre technologie, accéder à cet inouï. « Car, comme le dit Paul avec force, la sagesse de ce monde est folie devant Dieu » (1 Co 3, 19) ; ce qui revient à dire qu'il nous faut « [devenir] fous pour être sages » (1 Co 3, 18). En quoi consiste cette folie, seule capable de renverser le non-sens du nihilisme ? Paul répond : que ce qui est soit réduit à rien « afin qu'aucune créature ne puisse s'enorgueillir devant Dieu » (1 Co 1, 28).

Qu'est-ce qui se prend pour quelque chose ? Le « moi ». C'est lui qu'il faut réduire à « rien ». Puisque l'homme est habité d'une pulsion de destruction, qu'il la mette au service de la destruction de son « moi ». Non par masochisme morbide mais parce que le « moi » n'est rien ; seul le Soi, notre moi intime et véritable, est. Le « moi » est comme un « rien libre tournant à vide et sur son vide, ne produisant ce faisant pas de sens, mais l'absurdité (et la surdité selon l'étymologie) même<sup>8</sup> » (de là que notre époque fondée sur la promotion du « moi » est foncièrement sourde à l'inouï). Or, nous nous représentons le contraire : nous croyons que le « moi » est quelque chose ou, plus exactement, que le « moi » fonde notre identité de sujet. En revanche, le Soi nous apparaît comme n'étant rien. En réalité, le Soi est plus originaire que le « moi », il le déborde (en ce sens, on peut dire que le Soi est un rien bien réel tandis que le « moi » n'est pas en dehors de l'imaginaire). Ou encore : le Soi est « rien » parce qu'il est vide de toutes les attentes du monde (qui sont les attentes de réussite sociale, d'ambition, de pouvoir et de richesse) et qu'il ne repose sur aucune raison particulière (sa seule raison est la gratuité). De là que toute notre vie se trouve en tension entre deux « rien » : aux yeux du Soi, le « rien » qu'est le « moi » et, pour le « moi », le « rien » qu'est le Soi. Si l'individu opte pour le « moi », il s'enfonce dans le rien du nihilisme ; en revanche, s'il se décide pour le Soi, alors le rien se convertit en surabondance.

Si message de l'Évangile il y a, il doit relever d'une annonce qui soit inouïe. Que dit-il qui fasse ainsi rupture ? Qu'il est un Soi plus réel que tout ce qui prétend être mais qui n'est pas en dehors de l'imaginaire.

En quoi l'inouï de l'Évangile fait entendre le « non-encore-ouï » ; il donne à penser ce qui n'a pas encore été pensé et qui

pourtant est irréductible à tout commencement : le Soi.

Le contenu de l'Évangile ? Le Soi, donc moins un contenu que l'acte qui le fait exister. Ni le « moi » ni l'histoire ne sont capables de produire le Soi. Voilà pourquoi le Soi est notre à-venir le plus assuré.

Mes bien-aimés, dès à présent nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que lorsque cela sera manifeste, nous serons semblables à lui, puisque nous le verrons tel qu'il est (1 Jn 3, 2).

Et c'est aussi le Soi qui permet de penser ce qu'est la Vie, cet impensé paradoxal puisque tous les hommes cherchent confusément le sens de « leur » vie. Car c'est pour un Soi que la Vie est véritablement Vie : non pas la vie en général mais le don de la Vie offrant à un individu, rendu unique par l'effet de ce don singulier, d'exister enfin.

On dira : mais la lecture que vous nous proposez ne réduit-elle pas la portée de l'Évangile à une interprétation « psychologique », inféodée aux sciences humaines, donc tout à fait immanente (où la transcendance semble absente) ? Cette objection m'est souvent adressée bien que je la crois infondée. Pourquoi ? Pour cette raison fondamentale : la psychologie ignore tout du Soi, elle ne connaît que le « moi » (et même ce « moi » peut être exténué en un « ça »). Le secret de tout être humain est ailleurs, et cela, la psychologie l'ignore. Ainsi la psychologie (quelle que soit sa légitimité ainsi que son utilité pour aider le « moi » à s'en sortir) peut aller jusqu'à un certain point mais non conduire au Soi.

J'en conviens avec vous : ce « singulier » Soi est énigmatique et s'il me venait l'envie de vous faciliter la tâche en le « définissant », je perdrais aussitôt sa valeur métaphorique puisque le Soi est, en soi, « transport », sortie du « moi » en vue

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour honorer le cadavre de Jésus de Nazareth. Curieuse finale qui n'a rien du *happy end* attendu, elle intrigue par l'absence de toute « apparition » du Ressuscité<sup>17</sup>. Mais l'acte de « ressusciter » échappe, comme celui de naître et de mourir, à toute représentation (d'ailleurs, aucun Évangile ne nous montre le Christ en train de « ressusciter »). L'Évangile de Marc dramatise l'inquiétude : il s'agit d'offrir une figure, distante et proche à la fois, où se joue et se dépasse l'opposition entre l'absence et la présence. Cette figure, c'est celle d'un « jeune homme » dont la présence angoissante dans le tombeau n'apparaît que pour rappeler la parole d'un énigmatique absent : « Ne vous effrayez pas ! Vous cherchez Jésus le Nazaréen, le crucifié : il a été éveillé, il n'est pas ici. Voici le lieu où ils l'ont déposé. Mais allez, dites à ses disciples et même à Pierre : Il vous précède vers la Galilée, c'est là que vous le verrez, comme il vous a dit » (Mc 16, 5-7).

L'Évangile de Marc commence par le vide du désert et s'achève – ou mieux, s'ouvre – sur le vide d'un tombeau. Chacun est poussé vers le sien qui lui est intérieur. Car il n'est d'écoute de l'inouï que sur fond d'un *évidement* : « ressusciter » signifie être orienté vers le manque à être comme une promesse d'à-venir. Le Crucifié « relevé » révèle que la perte est la manière qu'a la Vie de se donner. Voilà ce dont il faudra garder la mémoire, si l'on ne veut pas tomber dans l'oubli négateur qui est la marque de notre époque. Le tombeau (*mnèméiôn*, en grec) figure cette mémoire vive qui crée du nouveau en dégageant une possibilité qui paraissait, jusque-là, impossible.

C'est pourquoi l'annonce du jeune homme inscrit l'Évangile dans un souvenir : il n'y a de « bonne nouvelle » qu'à réentendre ce qui a déjà été dit, *au commencement*. Même écho dans la première lettre de Jean : le témoignage rendu à la parole de la

Vie est une manière de « ré-annoncer » (*ap-angellô*) ce qui a été entendu, de redire autrement la parole qui nous a fait naître à nous-mêmes (« la parole de vérité qui nous a engendrés », selon l'épître de Jacques). C'est la raison pour laquelle, à proprement parler, il n'y a pas de « première annonce » de l'Évangile mais seulement la reprise de l'écho rendu par la parole de la Vie. Et c'est cet écho inouï qui est le moteur de toute « réannonce ». « Quelle “nouvelle”, en effet, si ce n'est d'un possible inouï, pourrions-nous avoir jamais à entendre<sup>18</sup> ? » C'est bien en ce sens que l'Évangile est une « bonne nouvelle » : il dit, ou plus exactement redit l'inouï qu'il nous est bon de réentendre.

J'ai dit, en ouverture, que l'Évangile prendra la forme d'un « oubli agissant » (qui s'oppose à l'oubli négateur du nihilisme) ; tâchons d'éclairer cette proposition obscure. L'Évangile n'est pas fait pour être reproduit, cité, mémorisé, répété, imité mais pour remettre en jeu, c'est-à-dire créer les conditions de son écoute, produire cette « pâque » du « moi » sans laquelle il n'y a pas de vie nouvelle. Sa force et son actualité viennent de ce qu'il peut offrir de l'inouï, à savoir une « figure réellement inventée de la mémoire » (Didi-Huberman).

C'est pourquoi, dans la logique de l'Évangile de Marc, réentendre ce qui est réannoncé implique de revenir au « lieu » où l'inouï a fait entendre la possibilité d'un commencement. Dans la « topographie » de Marc, cet avoir-lieu de l'événement de parole est la Galilée, l'endroit où tout a commencé, l'avoir-lieu donc où tout recommence (le moment où le passé rencontre le présent pour inventer un à-venir). Jésus, juste avant de mourir, y avait donné rendez-vous à ses disciples : « Une fois ressuscité, je vous précéderai vers la Galilée » (Mc 14, 28). On comprend que cette parole du Christ ne peut être entendue que dans la mesure où sa mémoire offre la possibilité d'un retournement.

Sinon, elle devient anecdotique et, somme toute, assez dérisoire : peu importe que le Christ se montre ressuscité en Galilée ou à Jérusalem. Or, en inventant de mémoire cette promesse du Christ avant sa Passion, Marc entraîne les disciples, et tous les lecteurs à leur suite, à réentendre l'Évangile en tant qu'il fait revenir. C'est cette promesse que les femmes sont invitées à rappeler aux disciples « et même à Pierre » qui a refusé de suivre le chemin déconcertant de son « messie ».

## **Dans quelle langue l'Évangile est-il écrit ?**

« Comme il vous a dit » : comment entendrions-nous l'inouï de l'Évangile si nous ne l'entendons pas dans la langue qui est la sienne ? Si les Évangiles ont été écrits en grec, l'Évangile, quant à lui, est parlé dans un langage que j'appelle celui de la gratification. C'est le langage qui bénit le réel de nous offrir cette sensation de verticalité (ou de profondeur) qui nous soulève. On en trouve l'expression significative dans ces mots sortis de la gratitude : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits. Oui, Père, c'est ainsi que tu en as disposé dans ta bienveillance » (Lc 10, 21). Que dit le Christ si ce n'est que l'accès à la vérité du réel est fermé pour celui qui oppose la connaissance à la reconnaissance ? N'est-ce pas invraisemblable pourtant de penser que le secret du réel réside dans une bienveillance inconditionnée ?

À la différence du langage de *gratification*, j'appelle langage de la *déposition* l'instrument par lequel nous cherchons à dominer le réel en déposant un mot sur une chose. C'est le langage par excellence de la mise en conformité du monde afin

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

est plus-que-possible sinon le don de la Vie, ce don qui ne s'épuise jamais, toujours en surplus et « en excès sur le rien » (Sibony) ? Mais si le don de la Vie est, du point de vue du donateur, inconditionné, il ne peut s'offrir qu'à celui qui y consent. C'est-à-dire que le don n'est possible que pour celui qui abandonne toute volonté de puissance. C'est dans le possible que le Soi existe ; par conséquent, il n'est plus lié à quelque identité que ce soit. Dans l'Évangile de Jean, les interlocuteurs de Jésus lui disent : « Nous sommes la descendance d'Abraham et jamais personne ne nous a réduits en esclavage : comment peux-tu prétendre que nous allons devenir des hommes libres ? » (Jn 8, 33). S'enorgueillissant de leur identité nationale et religieuse, les « descendants d'Abraham » s'estiment libres comme si la génétique engendrait nécessairement une vie affranchie de la fatalité.

Abraham est mort, leurs pères aussi, puisque la loi de la naissance est aussi la loi de la mort. Mais celui que la parole de la Vie affranchit de la prison de son « moi », « jamais il ne verra la mort » (Jn 8, 51).

## **Le Verbe : un mot pour l'autre**

S'étonnera-t-on encore que les auditeurs du Christ, excédés par tant d'invraisemblance, le prennent pour un « possédé » (cf. Jn 8, 52) ? Ils sont fermés à la parole du Christ parce qu'ils ne peuvent pas entendre le langage de l'inouï qui est celui de la métaphore. Sans aller jusqu'à traiter la parole évangélique d'« insensée » (puisque nous avons tout fait pour la normaliser), nous faisons pire : nous le transmettons dans une langue qui n'est pas la sienne. Pourquoi ? Parce que nous avons oublié que

le langage de l'Évangile est métaphorique. Et je crains que cet oubli soit la raison principale qui explique que nous peinons à entendre l'inouï de l'Évangile. En effet, soit nous nous accrochons à la *lettre*, mais au risque, nous l'avons dit, du littéralisme, oubliant que les Évangiles sont des inventions de la mémoire fidèle ; soit nous décrochons de la lettre pour l'*esprit*, mais au risque du symbolique, ignorant que ce qui donne vie à la lettre, c'est la métaphore. Seul le langage métaphorique conjugue et la lettre et l'esprit car il n'est pas de lettre qui n'en appelle à la métaphore, tout comme il n'y a d'esprit qui ne s'incarne dans une lettre. Et c'est l'opération de la lecture qui, en lisant les mots, entend leur portée métaphorique, c'est-à-dire l'inouï dont ils sont l'écriture.

On lit, au tout début du livre de la Révélation (« Apocalypse ») : « Heureux celui qui lit, et ceux qui écoutent les paroles de la prophétie, et gardent ce qui s'y trouve écrit, car le moment [*kairos*] est proche » (Ap 1, 3). Béatitude du lecteur qui lit vraiment, c'est-à-dire du lecteur qui écoute ! Un tel lecteur garde *tout* ce qui est écrit : il ne fait pas le tri entre ce qui lui plaît ou non, ce qu'il comprend ou pas. Beaucoup de chrétiens pratiquent le « tri sélectif » des Évangiles : tout ce qui ne rentre pas dans l'idée qu'ils se font des Écritures est, ou bien rejeté, ou bien dévalorisé (au nom du contexte de l'époque ou du nôtre ou quand le verset ne se prête pas facilement au déchiffrage symbolique ou interprétatif, bref, quand la lettre du texte gêne, encombre ou résiste...). Je le répète souvent : ce sont les versets qui nous embêtent qui sont les plus propres à nous faire entendre l'inouï, si nous voulons bien nous laisser creuser par eux.

L'auteur du livre de l'Apocalypse explique pourquoi il s'agit de garder tout ce qui est écrit de ces paroles : c'est parce que le « moment [*kairos*] est proche ». Quand on dépense trop de

temps à tuer le temps, on devient sourd à ce qu'il faut entendre. C'est exactement cela une prophétie : ce qu'il faut entendre (et non la prédiction d'un fait futur). Ainsi, « prophétie » est quasiment un synonyme pour dire l'inouï, dont l'écoute est toujours liée à l'urgence du « moment » (le *kairos*, « l'heure où tout se joue »), comme s'il n'y avait d'écoute véritable qu'accordée à l'instant. Nous ne savons plus écouter parce que nous sommes la plupart du temps absents à l'instant. C'est pourquoi il nous faut prêter l'oreille aux « paroles prophétiques » qui nous alertent contre le seul risque vraiment mortel : nous exclure du don de la Vie (cf. Ap 22, 19).

En rappelant que les Évangiles ne sont que les écrits témoignant de l'Évangile, j'ai voulu mettre en garde contre le danger du littéralisme (qui empoisonne les religions disposant de textes fondateurs). Mais en voulant éviter ce grave danger, on risque de tomber dans un autre piège tout aussi néfaste : celui d'oublier le grand principe qui veut qu'avec le sens littéral est donné le sens métaphorique. Ou encore : rien n'est plus métaphorique que le littéral. Pour comprendre ce principe sans lequel il n'est pas possible d'entendre l'inouï, reportons-nous au récit de la rencontre entre Nicodème et le Christ dans l'Évangile de Jean (Jn 3). À Nicodème qui vient le trouver de nuit, le Christ lui dit sans aucun préalable : « En vérité, en vérité, je te le dis : à moins de naître de nouveau, nul ne peut voir le royaume de Dieu » (Jn 3, 3). Nicodème, qui a bien entendu le littéral mais qui ignore qu'avec le littéral est donné le sens métaphorique, répond à côté : « Comment un homme pourrait-il naître s'il est vieux ? Pourrait-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère et naître ? » (Jn 3, 4). Or, Nicodème, n'entendant pas la valeur métaphorique du verbe *naître*, bloque bêtement sur l'impossibilité de sortir une seconde fois du ventre de sa mère.

Ce qu'il n'entend pas, c'est que le verbe « naître », pris au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

découvert qu'il n'y avait simplement plus rien à dire<sup>15</sup>. » « Plus rien à dire » : destin fatal de la parole chrétienne quand elle s'épuise dans un dit qui ne lui dit plus rien au lieu de se relancer dans un « à dire ». Or, qu'est-ce qui reste à dire, quand la confusion s'empare de nous, sinon ceci : qu'une raison ouverte à son autre, la foi, est encore possible, une raison rendue à elle-même, une raison qui aurait compris que le réel n'a d'autre raison que le don de la Vie.

## **L'Évangile est infiniment simple !**

Dès lors, que signifie *comprendre* l'Évangile ? À l'eunuque éthiopien qui lit le prophète Isaïe, le diacre Philippe demande : « Comprends-tu vraiment ce que tu lis ? Et l'autre de répondre : Comment le pourrais-je si je n'ai pas de guide ? » (Ac 8, 30-31). Devant le texte biblique, puissions-nous être comme ce fonctionnaire éthiopien : « Ne pas comprendre ce que l'on voit, dit et entend, mais le ressentir comme si la sensibilité était, mais c'est bien le cas, la pointe avancée de la pensée et du sens<sup>16</sup>. »

Si nous disons que l'Évangile est simple (il est caché aux sages et aux savants et révélé aux tout-petits, cf. Lc 10, 21), c'est pour dire qu'il l'est *infiniment*. C'est la raison pour laquelle la simplicité de l'Évangile n'apparaît qu'en détruisant tout ce qui peut passer pour un sens fini... Car ce à quoi tend l'Évangile, une venue en présence à soi et à l'autre, n'est pas un savoir objectivable mais une expérience à vivre.

En fait, nous croyons que l'Évangile est obscur parce qu'il doit pouvoir nous apprendre quelque chose alors que son caractère énigmatique a en vue une clarification de soi. L'idée que l'Évangile nous apprend un code de conduite, des valeurs,

des croyances, est l'idée fausse qui, justement, nous barre complètement l'accès à sa compréhension !

L'inouï n'exige pas d'être compris pour être entendu mais d'être entendu pour être compris.

## **Tout advient en paraboles**

Que fait le diacre Philippe pour guider le fonctionnaire éthiopien qui le lui demandait ? On lit : « Philippe ouvrit alors la bouche et, commençant par l'Écriture, il lui annonça l'Évangile [de] Jésus » (Ac 8, 35). Que retenir de ce verset ? D'abord, et ceci est capital : comprendre est une manière d'entendre une parole qui nous est adressée. Il y a une façon de lire un texte « avec les yeux » qui empêche d'entendre la « voix » qui y parle (et pour cette compréhension, la tonalité, le rythme, l'écriture « musicale » sont essentiels). On rate la véritable compréhension d'un passage des Évangiles quand on n'entend pas ce qui, du texte, nous convoque à une présence renouvelée à soi. Présence à Soi, à autrui, à l'Autre qu'éveille le souffle du langage métaphorique puisque celui-ci nous « transporte » du lieu où nous sommes si souvent absents à cet autre « lieu » qu'indique toujours une « parole-événement ». L'Écriture nous convoque : manière de dire qu'elle nous appelle à être présent à ce qui advient sans aussitôt le recouvrir d'un savoir déjà constitué (le plus souvent de « clichés ») et sans, qu'aussi vite, on le range pour se protéger de cette question qui fait question : « Comment lis-tu ? » (Lc 10, 26).

Dans l'Évangile de Marc, après avoir raconté la parabole du semeur, Jésus répond à ses disciples qui l'interrogent sur le pourquoi et le sens du langage parabolique : « À vous, le

mystère du règne de Dieu est donné, mais pour ceux du dehors tout advient en paraboles pour que, tout en regardant, ils ne voient pas et que, tout en entendant, ils ne comprennent pas de peur qu'ils ne se retournent [*épistrophè*] et qu'ils soient déliés [*aphiémi*] » (Mc 4, 11-12). Comment comprendre cette réponse énigmatique, embêtante aussi car si l'on entend bien ce que répond le Christ, cela peut signifier : je parle en paraboles pour qu'on ne comprenne pas ! Oui, il y a quelque chose de cela : le langage parabolique ne se donne à entendre et à comprendre que pour ceux qui ne sont pas « du dehors ». Qu'est-ce à dire ? Nous venons de voir que la parole évangélique nous convoque à une vérité de présence et que c'est cela qu'il nous faut comprendre. On saisit alors qu'en « dehors » de cette présence (lorsqu'on est absent à Soi et à l'Autre), il n'est pas possible d'entendre la portée d'une parabole. On comprend aussi que se mettre ainsi « dehors » est une manière de se mettre en sécurité, hors de portée de la parabole, à l'abri en somme. Ainsi ne faut-il pas entendre que le Christ parlerait en paraboles dans le but d'empêcher que certains comprennent mais que des auditeurs prétextent de l'opacité des paraboles pour ne pas avoir à opérer un retournement, un changement d'orientation dans leur vie. Il y a une posture « du dehors » qui ne se laisse pas atteindre de peur d'être entraîné, « transporté » ailleurs. Certes, en acceptant d'être déplacé, dérouté par la parabole (c'est le sens du mot en grec), on se trouve mis « hors de » son lieu (autrement dit, de ses adhérences, savoirs, croyances, préjugés, etc.), mais c'est pour permettre d'être présent à Soi. En revanche, celui qui tient à son « moi » se trouve, sans qu'il en ait bien conscience, en dehors du lieu auquel son Soi véritable appartient (traduit par la métaphore de « règne de Dieu », le Soi n'est pas de ce monde).

« Pour ceux du dehors, tout advient en paraboles. » Les traductions, trop souvent, ratent l'inouï du texte en raplatissant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lui une valeur inestimable, que la réussite ou la renommée ne peuvent envier. Sa joie, alors, est complète puisqu'il entend, adressée à lui, la parole qui dit son origine : « Tu es mon Fils bien-aimé, en toi j'ai plaisir ! » (Mc 1, 11). Ainsi, le « commencement » de l'Évangile de Marc n'est pas le début d'une histoire ancienne mais la révélation toujours actuelle de ce qui est le « bon fond » de chacun : la parole qui fait de nous, « dès à présent, des enfants de Dieu » (1 Jn 3, 2).

« En toi j'ai plaisir [*eudokèsa*] ! » Et si nous n'avions pas encore entendu que l'Évangile est l'annonce d'un plaisir tel qu'il lui donne dans toute sa plénitude le nom de Joie ? N'est-ce pas, en définitive, l'indice que nous sommes parvenus à cette compréhension nouvelle : le sentiment d'une Joie sans mesure ? Une Joie *accordée* à Soi. Qu'une telle Joie soit possible, surgissant de rien, que rien ne vient expliquer, est le signe le plus fiable de l'effet de la parole de la Vie.

## **L'Évangile nous accorde (à) notre Soi**

Pourtant, beaucoup de chrétiens, mais pas qu'eux, restent embêtés de ce que les textes bibliques paraissent se prêter à de si nombreuses et divergentes interprétations qu'il leur semble qu'on cherche à les « emberlificoter » plus qu'à les éclairer. Et même si ces croyants ne souhaitent pas nécessairement revenir au temps où un magistère imposait une unique lecture, secrètement, ils ne s'opposeraient pas à ce qu'on leur dise clairement et définitivement l'interprétation qu'il faut retenir. Et puis, ils se demandent souvent : comment peut-on soulever autant d'interprétations diverses, dont certaines semblent si profondes, si savantes, si bien tournées de textes écrits il y a

deux mille ans par des auteurs dont certains étaient de « simples » pêcheurs galiléens, peu instruits probablement ? Il est vrai que nous ne savons pas grand-chose des auteurs « réels » des livres du Nouveau Testament, excepté Paul évidemment. Mais cette question, au demeurant légitime, n'est-elle pas commandée à nouveau par l'idée que les Évangiles ont été écrits pour nous instruire ? Comment un ignorant pourrait-il instruire d'autres ignorants ? La question, ou la suspicion, ne date pas d'aujourd'hui. On lit dans l'Évangile de Jean que certains s'interrogent au sujet de Jésus : « Comment est-il si savant, lui qui n'a pas étudié ? » Le Christ répond : « Mon enseignement ne vient pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il saura si cet enseignement vient de Dieu ou si je parle de moi-même. Qui parle de lui-même cherche sa propre gloire ; seul celui qui cherche la gloire de Celui qui l'a envoyé est véridique et il n'y a pas en lui d'imposture » (Jn 7, 15-18). La réponse du Christ a quelque chose d'inouï, propre à renverser notre manière habituelle de voir les choses. Il dit que son enseignement n'est reconnu comme fiable, véridique, que par celui qui « veut faire la volonté de Dieu ». Autrement dit : seul celui qui accorde son désir sur celui de Dieu (et par « Dieu », on peut entendre l'inouï qui dit qu'exister est possible) reconnaîtra dans l'Évangile l'expression et la *confirmation* de ce même désir, le Désir-Soi. Grâce au travail qu'opère le livre-miroir, le lecteur découvre que le désir de la parole qu'il y entend est ce même Désir-Soi qu'il reconnaît comme étant l'expression la plus vraie de son désir à lui. Le texte opère ainsi la rencontre de deux désirs : un désir qui ignorait encore pour une bonne part ce qu'il désirait vraiment et un Désir absolument désirable qui n'attendait qu'à se révéler.

Comment savons-nous que la parole de la Vie est certaine et véridique ? Pour cette unique raison : qu'elle vit en moi, ou

encore que c'est moi comme Soi qui l'exprime en vivant vraiment. De telle manière que s'intensifie la connivence entre ce que la Vie dit et le Soi que je suis. « Avec le Christ, je suis un crucifié ; je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 19-20).

Ou encore : que l'Évangile passe en moi par ce qu'il communique, la Vie.

## **Se décider à être Soi**

C'est grâce à cette rencontre que mon désir peut devenir *décision* d'être Soi. On comprend alors maintenant quelle est la fiabilité des Écritures : elle n'est pas dans l'autorité du texte sacré, ni dans l'autorité du magistère qui l'explique, ni dans les innombrables interprétations que les exégètes et les théologiens sont enclins à donner. Elle ne se trouve pas plus dans le livre que vous avez maintenant sous les yeux. Car je tromperais mon lecteur si j'avais pour but de lui imposer ma manière de voir. Je peux juste lui rendre ce service : en le renvoyant à l'écoute de l'inouï de l'Évangile, non ouï, qui se dira pour lui en d'autres mots, accents, intonations que les miens, je le renvoie à la possibilité qu'il désire être le Soi qu'il est par vertu d'origine et, qu'ayant ce désir, il se décide à exister enfin. Comme l'explique François Jullien, « la décision vient de moi-même en même temps qu'elle répond à une sommation<sup>24</sup> ». Oui, la décision ne peut venir que de toi et pourtant elle ne te viendrait peut-être pas à l'esprit si tu n'avais pas entendu l'Évangile te « sommer » d'exister. Sans interpellation, sans invitation à me tenir hors de moi, sans défi me sommant de bondir à travers la « faille » derrière laquelle je me tiens angoissé, comment risquerais-je le «

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même, au fond de lui gît cette souffrance. Suis-je vraiment aimé comme j'aimerais l'être ? La vie qui est la mienne est-elle celle que je désirerais mener si j'étais aimé comme j'aimerais l'être ?

Si le péché traduit l'auto-suffisance du « moi » sur lui-même, et le désespoir dans lequel ce repliement mortifère entraîne, alors il apparaît aussi, paradoxalement, comme l'aveu d'une reconnaissance inouïe : je ne manquerais pas d'être si je ne sentais pas, qu'au fond, un Soi m'est offert. Dit dans un autre langage : je ne pourrais m'avouer pécheur sans reconnaître en même temps l'amour dont je suis aimé, un amour inconditionné, tel qu'il n'exige rien, pas même mon repentir, mais seulement le désir de l'accueillir.

En définitive, la morale est impuissante parce qu'elle ne connaît pas la rémission du péché ; seule la préoccupe la détermination de la cause et donc sa conséquence : ce qui est arrivé, c'est mérité ! On lit, dans l'Évangile de Luc, le passage suivant :

À ce moment survinrent des gens qui rapportèrent à Jésus l'affaire des Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang à celui de leurs sacrifices. Il leur répondit : « Pensez-vous que ces Galiléens étaient de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens parce que ces choses ont été souffertes ? Non, je vous le dis, mais si vous ne changez pas de tournure d'esprit [*metanoète*], vous périrez de même. Et ces dix-huit personnes sur lesquelles est tombée la tour à Siloé et qu'elle a tuées, pensez-vous qu'elles étaient plus débiteurs que tous les autres habitants de Jérusalem ? Non, je vous le dis, mais si vous ne changez pas de tournure d'esprit, vous périrez de même (Lc 13, 1, 5).

En invitant ses auditeurs à « penser à rebours » [*métanoïa*], Jésus cherche à les sortir d'une logique qui, cherchant à connaître la cause, enferme ceux à qui c'est arrivé, dans une conséquence : « Tu as mal agi, c'est normal qu'il te soit arrivé cette tuile. » C'est ainsi qu'on passe, subrepticement, du

malheur au mal moral. Mais ceux qui tiennent ces propos ne remarquent pas que cette logique de rétribution finira par les faire « payer » eux aussi. C'est pourquoi Jésus tient ces propos qui nous choquent : « Si vous ne changez pas de tournure d'esprit, vous périrez de même. » « De même » ne signifie pas qu'il leurs arrivera la même chose, mais que la logique du « dû » dans laquelle ils sont enfermés, faute de *métanoïa*, les conduira fatalement à interpréter ce qui leur arrive comme une punition. En demandant : « Pensez-vous que ces Galiléens étaient, littéralement, plus débiteurs que tous les autres ? », Jésus ouvre une issue dans ce véritable « cercle vicieux » qu'est la logique de rétribution. En revanche, la logique de la Vie dit : « Tu n'as aucun compte à me rendre ; si tu veux vivre, accueille-moi gratuitement, sans calcul. »

## **Éthique de l'amour sans raison**

« L'amour couvre une multitude de péchés », déclare la première épître de Pierre (1 P 4, 8). Proposition inouïe qui dit que l'amour ne connaît la faille qu'en en recouvrant l'ambiguïté : que par elle, désormais, transite le Désir-Soi. L'amour peut ainsi réaliser l'impossible : transfigurer l'angoisse en joie d'exister. L'amour peut l'impossible parce qu'il ne connaît rien qui soit *antérieur* à lui-même, pas même l'abîme d'être Soi : quand, par le sentiment qu'il est pécheur, c'est-à-dire qu'il manque d'être, le « moi » va au fond par le fond, et là, découvre en un instant décisif et fondateur qu'un amour inconditionné le précède, quoi qu'ait pu être sa vie. L'amour véritable ne présuppose rien d'autre que lui-même, à tel point qu'il ne connaît pas de « péché originel » mais uniquement un amour

absolument gratuit à l'origine de tout.

Søren Kierkegaard, commentant ce verset dans un de ses *Discours édifiants*, explique que l'amour prend tout : à la fois l'illusion de la perfection (ce « moi idéal » auquel nous essayons de coïncider) et le sentiment de notre imperfection. Étant lui-même la *déprise*, l'amour enlève le besoin de se hausser comme celui de se rabaisser, le besoin de se valoriser comme celui de se condamner. Il nous libère aussi du besoin maladif de dévaloriser les autres pour mieux se hausser à leurs dépens. Bref, c'est en opérant le dessaisissement du « moi » que l'amour triomphe de l'angoisse. C'est ce que Paul entend, dans le langage métaphorique qui est le sien, transmettre aux Romains : « Comprendons bien ceci : notre vieil homme a été crucifié avec [le Christ] pour que soit détruit ce corps de péché, et qu'ainsi nous ne soyons plus esclaves du péché. Car celui qui est mort est justifié du péché. Mais si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivons aussi avec lui » (Rm 6, 6-8). Ce que l'on peut entendre ainsi : celui dont le « moi » est comme mort (appelé par Paul « vieil homme » en opposition à « l'homme nouveau », c'est-à-dire le Soi) n'est plus atteint par le besoin maladif d'apaiser son angoisse en se repliant sur lui-même pour y chercher vainement ce qui pourrait le contenter. Non, désormais, accueillant la grâce d'être justifié qui lui vient de l'amour inconditionné de l'Autre (ici, le Christ), il peut enfin vivre comme le Soi qu'il est par vertu d'origine. Sans le « moi » qui en est la condition, le péché n'est plus rien.

Une des plus belles pages de l'Évangile de Luc nous dépeint admirablement cet amour qui ne connaît rien qui lui soit antérieur, rien qui ne le conditionne, donc un amour *sans raison*. C'est l'arrivée impromptue d'une femme « pécheresse », lors d'un repas donné en l'honneur de Jésus par un pharisien nommé Simon, qui nous donne de voir à l'œuvre l'amour tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fantasme de toute-puissance qui habite le « moi », soit qu'il se l'attribue à lui-même (« tu vas voir de quoi je suis capable », « avec moi au pouvoir, tout va changer »), soit qu'il l'attribue par excellence à Dieu (comme l'a bien vu Feuerbach), pour mieux en attendre un bénéfice (« puisque tu es Tout-Puissant, rien ne t'empêche de faire ça pour moi... »). Mais si l'on entend bien le mot *dunamis*, il ne renvoie pas au potentiel qui, rappelons-le, est ce qui assure une *continuité* entre la cause et son effet ; mais bien à ce qui arrive sans cause, autrement dit à ce qui est *possible*. Dès lors, *dunamis* renvoie à un *acte qui rend possible la possibilité*, « la libération de la liberté en toute chose et en nous tout particulièrement<sup>14</sup> ». À ne pas voir la possibilité, on ramène ce qui arrive à la potentialité et à la causalité, ainsi on perd l'inouï de l'événement. Et conséquence plus fâcheuse encore : on supprime la possibilité de la foi. Car la foi n'a rien à voir avec la causalité : que les choses soient ce qu'elles sont ou que les faits soient avérés parce qu'ils sont les conséquences de causes antécédentes ne l'intéresse nullement. Si la foi était fondée sur une cause, c'en serait fini de la foi. Elle ne serait plus qu'une *croyance*, c'est-à-dire une *opinion*, chacun étant libre de rapporter un fait à la cause de son choix (liberté dont ne se privent pas les « conspirationnistes » de tous poils et autres amateurs de *fake news*).

La foi consiste à tenir à la possibilité (en ce sens, la foi est l'autre nom pour l'espérance).

La *dunamis* est donc un acte qui rend possible... l'impossible. Comme acte, il est ce geste, accompagné ou non de parole (mais un geste de cette qualité est toujours parlant) qui, dans la rencontre, opère la survenance du Soi. Comme il n'est pas enregistré à la continuité qui prévaut dans l'ordre mondain de la causalité, il échappe à la fatalité des choses ; par lui, un à-

venir est à nouveau possible. Ainsi en va-t-il pour la belle-mère de Simon-Pierre que la lassitude et l'envie d'en finir condamnent à s'aliter et que Jésus relève en lui prenant simplement la main (cf. Mc 1, 29-31). Qu'y a-t-il d'extraordinaire dans ce geste à la portée de tout le monde ? Rien. Rien qu'un geste, justement, mais qui aurait pu n'avoir pas lieu. Il a eu lieu et a rendu possible une sortie du mal-être. Nous voudrions que des miracles viennent interrompre la continuité du réel, qu'ils viennent s'intercaler entre ce qui arrive. Mais seul celui qui croit reconnaît, après coup, qu'un geste ou qu'une parole ont rendu possible, à l'intérieur de l'événement lui-même, un à-venir autre. C'est ainsi qu'on comprend que seule la foi est capable de reconnaître le possible mais aussi de l'opérer, quand bien même ce serait jugé impossible. Et s'il manque du possible dans notre vie, ce n'est pas parce que Dieu ne fait rien pour nous (parce que nous ne l'aurions pas mérité ou parce que nous douterions de sa toute-puissance), mais à cause de notre « peu de foi » :

Car, en vérité, je vous le déclare, si un jour vous avez de la foi comme une graine de moutarde, vous direz à cette montagne : « Passe d'ici là-bas », et elle y passera. Rien ne vous sera impossible [*adunatései*] (Mt 17, 20).

« Qu'il vous advienne [*généthêthô*] selon votre foi » (Mt 9, 29) : tel est, en définitive, le vœu que l'Évangile nous adresse. En somme, qu'il nous advienne du possible.

## **L'impossible amour**

Et quel est le possible le plus impossible que de passer, dès

cette vie, de la vie morte à la Vie vivante ? « Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la Vie, parce que nous aimons nos frères. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort » (1 Jn 3, 14). Paroles inouïes puisqu'elles disent un savoir paradoxal : celui d'une expérience qu'il faudrait appeler une *contre-expérience* tant elle dément la logique mondaine de la causalité. Le monde ne connaît pas la possibilité de passer de la mort à la Vie et même la croyance en une vie « après la mort » n'est jamais que l'espoir narcissique d'une hypothétique immortalité du « moi » (espoir à l'origine des religions). Le « moi » sorti de lui-même fait une autre expérience (une contre-expérience) : celle où son désir d'être Soi est entraîné par (de) l'Autre. Il peut, dans cette sortie du « moi », reconnaître que son Soi l'a toujours précédé comme don gratuit, « dès avant la création du monde » (ce que les théologiens appellent la « préexistence » divine du Christ est cette précession du Soi comme don à l'origine de qui nous sommes). Il fait ainsi, tout bonnement, l'expérience d'être aimé. Et comme l'amour qu'il reçoit de l'Autre le fait exister comme Soi, il ne perçoit plus l'Autre comme une menace. D'ailleurs, c'est en raison même de cette menace que représente l'Autre que le « moi » ne connaît rien à l'amour. De ce fait, il appelle « amour » le fait de se plaire lui-même dans l'image que lui renvoient ses « semblables ». Le « moi » ne sait pas aimer car l'Autre est pour lui une forme sans forme, l'impossibilité de la rencontre.

Dès lors, passer de la mort à la Vie ne peut signifier que ceci : aimer l'Autre. Ce qui revient à dire que l'amour véritable, le seul qui donne la joie de vivre, est amour du *non-aimable*<sup>15</sup>. Que l'amour aime ce qui est aimable, telle est l'évidence qui nous tient lieu d'illusion. Mais l'Évangile lui-même dérange cette évidence bien confortable. « Si vous aimez ceux qui vous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

glaive. Car désormais, s'il y a cinq personnes dans une maison, elles seront divisées : trois contre deux et deux contre trois. On se divisera père contre fils et fils contre père, mère contre fille et fille contre mère, belle-mère contre belle-fille et belle-fille contre belle-mère. »

13. Il faut dire un mot des traductions : le problème n'est pas de traduire, tâche nécessaire si l'on veut entendre la parole de la Vie sans devoir s'astreindre à de longues études de grec ou d'hébreu. Non, le problème vient de ce que le traducteur est tenté de traduire le texte-source par ce qu'il s'attend à y trouver. Ainsi, il perd l'inouï du texte. Là où il s'attend à voir l'indication d'un « miracle », le texte lui parle de *dunameis*, c'est-à-dire, littéralement, de *possibles*. Et Luc utilise une fois le mot *paradoxa*, « paradoxe », qui est pratiquement un synonyme pour « inouï » (cf. Lc 5, 26).

14. André Hirt, *La condition musicale*, op. cit., p. 97.

15. Søren Kierkegaard, *Les Œuvres de l'amour*, Éditions de l'Orante, t. XIV, Paris, 1980, p. 346 : « Le prochain est l'objet non aimable ; on ne peut le proposer à l'inclination et à la passion qui se détournent de lui, et disent : "Est-ce là un objet pour l'amour ?" [...]. Et pourtant, l'amour véritable est justement l'amour du prochain ; il consiste, non à trouver l'objet qui est aimable, mais à trouver aimable l'objet qui ne l'est pas lui-même. »

16. Jean-Luc Nancy, « Entretien sur le christianisme », dans *Pourquoi nous ne sommes pas chrétiens*, Max Milo, Paris, 2009, p. 308.

17. François Jullien, *Si près, tout autre*, op. cit., p. 171.

18. Jean-Luc Nancy, *L'équivalence des catastrophes*, Galilée, Paris, 2012, p. 46.

19. Une contradiction qui ne peut être levée par la logique.

20. François Jullien, *Si près, tout autre*, op. cit., p. 171.

21. Jean-Luc Nancy, « Entretien sur le christianisme », contribution citée, p. 308.

22. François Jullien, *Si près, tout autre*, op. cit., p. 184.

23. Søren Kierkegaard, *Les Œuvres de l'amour*, op. cit., t. XIV, p. 338.

24. Jean-Luc Nancy, *Exclu le Juif en nous*, Galilée, Paris, 2018, p. 48.

25. Maître Eckhart, Sermon 6, « *Justi vivent in aeternum* ».

## Envoi

QUE dit l'Évangile à notre époque tentée par le nihilisme ? Qu'il existe un à-venir riche en promesse puisqu'il fait espérer ce qui est déjà arrivé : la Vie vivante, dont la parole nous donne, déjà, de goûter « tendresse sur tendresse » (Jn 1, 16).

Comment une telle grâce nous arrive-t-elle ? À l'occasion d'une rencontre, lorsqu'un « moi » en souffrance se fait présent à un autre et que les deux sentent la Vie bondir en eux.

Parmi toutes les rencontres racontées par les Évangiles, l'une d'elle, que nous narre uniquement Luc, concentre tous les traits de la véritable rencontre, apparaissant ainsi comme une « peinture » vive de tout l'Évangile lui-même. Cette scène porte le beau nom de « Visitation » ; toute rencontre n'est-elle pas, en vérité, « visitation » de l'Autre, prévenance de l'Autre à notre égard, ainsi que bienveillance de notre part envers lui ?

On lit dans l'Évangile de Luc :

Et s'étant levée, Marie, en ces jours-là, partit en hâte pour se rendre dans le haut pays, dans une ville de Juda, et elle entra dans la maison de Zacharie et elle salua Élisabeth. Et il advint, lorsqu'Élisabeth entendit la salutation de Marie, que le bébé bondit dans son ventre et Élisabeth fut remplie d'Esprit Saint. Et elle éleva la voix en poussant un grand cri et elle dit : « Bénie es-tu entre les femmes et béni le fruit de ton ventre ! D'où m'est-il donné que vienne à moi la mère de mon Seigneur ? En effet, lorsque la voix de ta salutation est entrée dans mes oreilles, le bébé a bondi d'allégresse dans mon ventre. Et heureuse celle qui a cru qu'il y aura un accomplissement aux choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur. » Et Marie dit : « Mon âme magnifie le Seigneur et mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur. » (Lc 1, 39-46).

Un verbe, masqué par certaines traductions, signale, à lui seul, qu'un événement a eu lieu : « et il advint ». Comme l'a redécouvert François Jullien, dire qu'un événement est possible, « tel est le strict objet de l'annonce » de l'Évangile<sup>1</sup>.

Un événement est possible : l'inouïe survenance de Soi, comme un bondissement d'allégresse. Par la grâce de cet événement, l'aspiration au rien est défaite. Car cet événement rend témoin qu'il y aura, pour le temps qui vient, un accomplissement au désir de Vie vivante.

Qu'est-ce que l'Évangile ? La communication de la joie d'exister. La joie de sentir « bondir » en soi ce Soi en souffrance jusqu'à se sentir naître à nouveau.

Le Soi, c'est l'enfant « tout ouïe ».

« Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même ; et qui m'accueille, ce n'est pas moi qu'il accueille, mais Celui qui m'a envoyé » (Mc 9, 37).

L'Évangile est une révélation que rien ne prépare. C'est comme si, à un moment, on réalise enfin que la vie est don, qu'elle nous est offerte comme un cadeau, qu'il est bon de croire, qu'il est bon de vivre dans la reconnaissance et dans la gratuité ; que cette compréhension nouvelle de la vie soit capable de grandes transformations : fini de vouloir être quelqu'un, de se surpasser ou de dépasser les autres, l'Évangile de la gratuité nous révèle à nous-mêmes.

Et aujourd'hui, toi qui lis et entends la parole inouïe de la Vie, tu deviens autre en quittant ta lecture, et cet « autre » ressemble beaucoup plus au Soi que tu es appelé à être (cf. Lc 4, 21). Avec le poète de l'inouï, joyeux, nous confessons :

La raison m'est née. Le monde est bon. Je bénirai la vie. J'aimerai mes frères. Ce ne sont plus des promesses d'enfance. Ni l'espoir d'échapper à la vieillesse et à la mort. Dieu fait ma force, et je loue

## Dieu<sup>2</sup>.

- 
1. Voir François Jullien, *Ressources du christianisme mais sans y entrer par la foi*, L'Herne, Paris, 2018, p. 41.
  2. Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, *op. cit.*, p. 251.